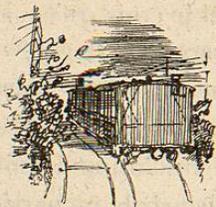


en usage les spectres qu'il avait dans son sac, et d'assurer sa puissance par quelque nouvel escamotage; aussi bien songeait-il à part lui qu'avant d'arriver aux Oaks il pouvait être prudent de se renseigner un peu et de prendre, comme on dit vulgairement, l'air du bureau. Il agita donc la tête en signe d'assentiment.

Les choses ainsi arrangées, on ne tarda pas à se mettre en route. En avant marchait un robuste gaillard, portant sur son crochet la malle de Karl, et tenant à la main une lanterne que lui avait confiée l'employé de la gare. Comme il connaissait parfaitement le chemin, il allait d'un pas ferme, tandis que les voyageurs se tenaient par le bras et s'avançaient avec hésitation, en frissonnant sous la brise fraîche de la nuit.



## CHAPITRE III

### L'auberge du Cygne.

La campagne que l'on traversait était solitaire et silencieuse. A cette heure avancée, pas une lumière ne trahissait l'existence d'habitations humaines, et cette lanterne, errant comme un feu follet sur le grand chemin, ne devait attirer l'attention de personne. A peine si quelques aboiements éloignés troublaient, par intervalles, le calme morne de la nuit.

John, toujours absorbé par la même pensée,

cherchait si, au milieu de ces ténèbres, il n'aurait pas encore quelque lumineuse manifestation de Suzanne. Karl, qui le surveillait sournoisement du coin de l'œil, devina sans peine ce qui préoccupait sa dupe, et crut qu'il serait de bonne politique de le distraire par quelque interrogation adroite.

« Qu'est-ce donc, monsieur Hartley, que cette auberge où nous allons passer la nuit ?

— Ah ! l'auberge du Cygne ? répondit John d'un ton indifférent ; c'était une excellente maison autrefois, car elle s'élève au point de jonction de deux routes importantes ; mais depuis l'établissement des chemins de fer elle a beaucoup perdu, et les dames Swift ne prospèrent pas...

— Vous connaissez ces dames, à ce qu'il paraît ?

— Tout le pays les connaît... D'intéressantes créatures ! La plus âgée avait épousé le frère de l'autre, M. Swift, un savant et habile ingénieur. Lors de la découverte du pétrole en Amérique, Swift, qui était pauvre, fut des premiers à partir pour les États-Unis, afin d'exploiter la nouvelle industrie. Il laissa ici sa jeune femme, alors enceinte, et sa sœur miss Jenny, qui avaient une vive affection l'une pour l'autre. La spéculation de l'ingénieur fut des plus heureuses ; en très peu

de temps il réalisa une fortune considérable aux États-Unis, et voulant en faire profiter sa famille, il s'embarqua avec tout ce qu'il possédait pour revenir en Europe. Le navire sur lequel il avait pris passage périt en mer, les uns disent par une tempête, les autres par une espèce de machine infernale qu'un scélérat avait placée à fond de cale<sup>1</sup>, et Swift fut englouti ainsi que sa richesse. »

S'il eût fait jour, le nabab eût pu remarquer que son compagnon était devenu subitement très pâle. Cependant Karl demanda avec un accent très calme :

« Comment s'appelait le navire sur lequel se trouvait cet ingénieur ? Le savez-vous, monsieur Hartley ?

— Je l'ai su autrefois... mais c'est un nom bizarre... Si vous y tenez, les dames Swift vous le diront... Toujours est-il que les pauvres femmes faillirent elles-mêmes mourir de chagrin en apprenant l'épouvantable catastrophe. Pour comble de malheur, le petit Samuel, l'enfant qui était né peu de temps après le départ de son père, eut, à la même époque, des convulsions terribles. Il y échappa, grâce aux soins dévoués de sa mère et

1. Voyez la note à la fin du volume.

de sa tante, mais il devint muet, et l'on doute qu'il recouvre jamais la parole... C'est néanmoins un enfant charmant, plein d'intelligence, et j'ai plaisir à le caresser, quand je m'arrête par hasard à l'auberge du Cygne... A la suite de ces malheurs, Mme Swift et miss Jenny, sa belle-sœur, ont pris la direction de l'auberge, où, je vous le répète, elles ont bien du mal à joindre les deux bouts. »

Karl avait écouté ce récit avec attention et demeurait pensif, comme s'il eût cherché quel parti il pourrait en tirer plus tard. Toutefois il ne dit rien et l'on continua d'avancer.

Bientôt on atteignit une hauteur d'où l'on devait, pendant le jour, apercevoir une grande étendue de pays. La brise, en ce moment, venait d'emporter un des nuages pluvieux qui couvraient le ciel, et un faible rayon de lune tombait sur le paysage. On ne pouvait en distinguer les détails, mais on entrevoyait, à quelque distance de la route, une masse sombre de vieux bâtiments que surmontaient des tours majestueuses.

Ce ne furent pourtant pas ces antiques constructions qui attirèrent les regards du nabab ; il étendit le bras vers une lumière qui brillait dans une direction opposée et semblait provenir d'une habitation.

« Voilà l'auberge du Cygne, dit-il ; et je crois qu'on y est encore debout.

— Fort bien, répliqua Karl ; mais pourriez-vous me dire encore, monsieur Hartley, ce que c'est que cette espèce de château fort qui s'élève là à notre gauche ?

— C'est le château de la reine Edith... On en parle dans l'histoire de l'Angleterre et il s'y est passé toutes sortes de grands événements, plus tragiques les uns que les autres... Ma chère Suzanne, qui lisait volontiers les vieilles légendes, aurait pu vous en conter long sur les puissants personnages qui l'ont habité, sur les crimes qui s'y sont commis. Elle aimait à le parcourir, à se promener sous les vieux arbres de l'avenue... On assure qu'il y revient des Esprits malfaisants et que les habitants du château périssent tôt ou tard de mort violente ; aussi est-il à vendre, et on ne trouve pas d'acquéreur... Deux fois déjà on a baissé la mise à prix ; le sollicitor, qui est chargé de la vente et qui habite le village où nous allons nous arrêter, se désole de cet état de choses.

— Le château est-il encore occupé ?

— Par quelques domestiques seulement... L'ancien propriétaire, qui affectait de se moquer de la lugubre tradition, a été trouvé un beau

matin, dans sa chambre, le cœur traversé d'un poignard<sup>1</sup>. Les uns ont dit qu'il s'était tué lui-même; d'autres, qu'il avait été assassiné; l'affaire n'a jamais été éclaircie. Il y a deux ans de cela, et le château n'est pas vendu encore, à cause des Esprits qui hantent, dit-on, les galeries et les tours... »

Le médium interrompit brusquement son interlocuteur.

« Je ne m'étonne plus, reprit-il comme en se parlant à lui-même, mais de manière que John ne perdit pas une seule de ses paroles, de la façon impérieuse dont Mme Suzanne s'est exprimée lorsqu'elle m'a enjoint de venir au-devant de son mari pour le retenir dans ces parages! — Oui, mon cher monsieur John, ajouta-t-il en se tournant vers le nabab et en lui saisissant la main, il faudra braver la puissance de ces esprits malfaisants! Peut-être même devons-nous les obliger de coopérer à notre œuvre. Mais pourriez-vous surmonter vos sentiments de terreur, si vous vous trouviez seul, à l'heure de minuit, pendant des nuits sans lune peut-être, au milieu des ruines où ces êtres effrayants ont élu domicile? »

1. Voyez la note à la fin du volume.

La voix du médium prenait des tons de plus en plus lugubres, et il tenait toujours la main de John, qui sentait l'effroi lui monter au cœur.

Cependant il répondit bravement :

« Pourquoi craindrais-je ces Esprits? Ils vous obéissent, maître, et je suis certain.... »

La conversation fut interrompue. L'homme qui les précédait, portant une lanterne, venait de s'arrêter devant une grande et vieille maison située au bord de la route; il fit résonner le heurtoir contre une porte massive.

Une lumière s'agita dans l'intérieur de la maison, et on entendit une voix de femme demander : *Qui est là?*

Le facteur de la gare se nomma et annonça qu'il amenait à l'auberge du Cygne des voyageurs, arrivés par le chemin de fer.

« Des voyageurs du chemin de fer! répéta la voix féminine non sans une certaine nuance d'ironie; ah! voilà du nouveau chez nous! »

On écarta les énormes verrous qui assujettissaient la porte, et une femme, encore jeune et d'aspect agréable, apparut, une lampe à la main; c'était Mme Swift. A son côté se tenait miss Jenny, grande et jolie personne, bien qu'elle approchât de la trentaine. Les deux belles-sœurs étaient modestement mais convenable-

ment vêtues, à la mode bourgeoise. Derrière elles, on entrevoyait la figure effarée de la vieille Sarah, la servante, qui, avec un garçon d'écurie, composaient la domesticité de la maison.

Tout ce monde écarquillait les yeux pour voir les « voyageurs du chemin de fer ».

« Bonté divine ! s'écria Mme Swift dont le visage s'épanouit, c'est Son Honneur M. Hartley, de la ferme des Oaks ! Par quel miracle M. Hartley, que nous avons vu passer aujourd'hui dans sa calèche pour aller à la gare, nous arrive-t-il si tard et à pied ? Voilà ce que je ne saurais dire !

— Je vous expliquerai cela, madame Swift, répliqua John en souriant ; toujours est-il que, mon ami et moi, nous passerons la nuit chez vous... Mais laissez-moi d'abord congédier ce brave homme. »

Il s'approcha du portefaix, qui venait de déposer dans le vestibule la malle de Karl, et il lui donna un généreux pourboire. L'homme remercia et partit ; la porte se referma derrière lui avec un grand bruit de ferraille.

On conduisit les voyageurs dans une pièce du rez-de-chaussée, servant à la fois de « parloir » et de cuisine. Tout y était propre, rangé avec

ordre, et un bon feu brillait dans la cheminée. L'hôtesse offrit aux nouveaux venus les deux meilleures places devant le foyer, puis elle dit à John :

« On va vous préparer la grande chambre, Votre Honneur, et ce gentleman aura la chambre Verte, qui est voisine... Quoiqu'il soit bien tard, auriez-vous envie de souper ? »

John regarda son compagnon, qui fit un signe de refus.

— « Non, madame Swift, dit Hartley ; seulement vous nous servirez une bouteille de votre vieux porto, avec quelques gâteaux à thé... Cela nous réchauffera avant de nous coucher. »

L'hôtesse respira, car, s'il faut l'avouer, sa maison était assez mal munie pour recevoir des nababs.

Bientôt toute l'auberge fut en rumeur. Pendant que Jenny et la servante montaient au premier étage afin de préparer les chambres, Mme Swift allait elle-même à la cave et ne tarda pas à revenir avec une bouteille d'aspect vénérable. On installa une petite table devant le feu et sur cette table on déposa la bouteille avec deux triomphantes assiettes de gâteaux secs, ainsi que deux bougies dans des chandeliers de cuivre. La collation avait fort bonne mine, et quand on

déboucha le flacon, un parfum, qui se répandit dans la salle, annonça que le vin devait être exquis.

Karl, en buvant du porto et en absorbant des petits-fours, ne cessait de promener autour de lui, selon son habitude, des regards inquisiteurs. John, à qui tout ce qui l'entourait était familier, reprit au bout d'un moment :

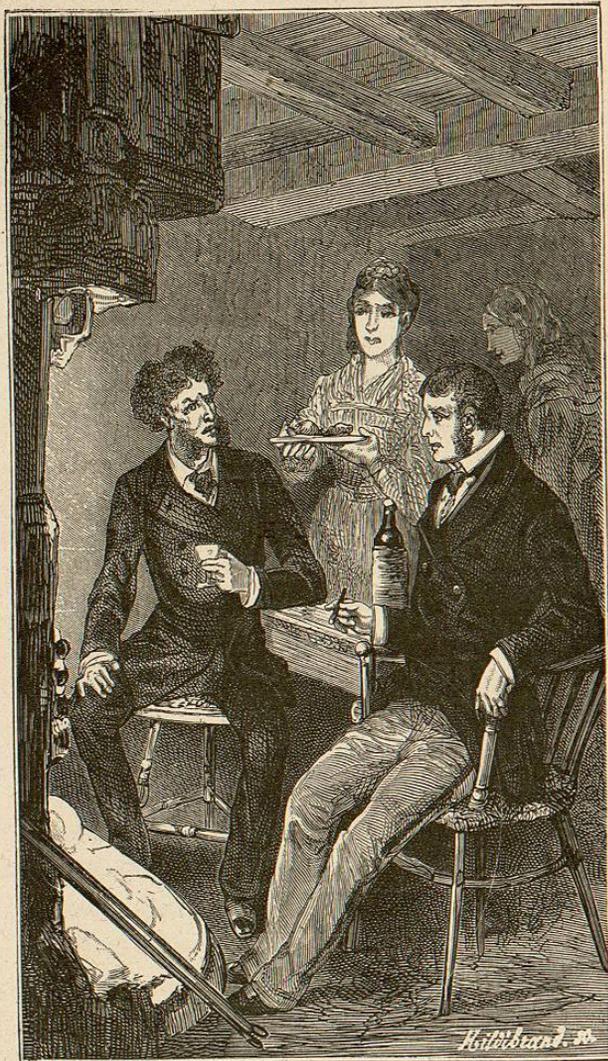
« Comment se porte le petit Samuel, madame Swift ? Ne le verrai-je pas aujourd'hui ? »

— Le cher enfant est couché depuis deux heures, répliqua l'hôtesse, dont un sourire d'orgueil maternel éclaira la figure mélancolique ; il a travaillé assez tard à lire et à écrire, là dans son coin (et elle désignait une table à part couverte de livres et de papiers), car il étudie toujours.... Malgré son infirmité, il est fort avancé pour son âge.... Ah ! si son pauvre père l'avait connu !... »

Elle s'arrêta et ses yeux se mouillèrent ; mais elle ajouta aussitôt, d'un ton plus ferme :

« Vous le verrez demain matin, monsieur Hartley ; vous êtes si bon pour lui, et il vous aime tant !... Vous ne partirez pas de trop bonne heure, je pense, pour retourner aux Oaks ? »

— Non, ma chère ; il faudra d'abord que j'envoie prévenir à la ferme, afin qu'on vienne



La collation avait fort bonne mine.

nous chercher avec une voiture... D'ailleurs, nous ne quitterons pas votre maison sans avoir déjeuné... Ainsi j'aurai tout le temps de voir mon ami Samuel.

— Il en sera bien heureux, Votre Honneur, quoiqu'il ne puisse exprimer, comme les autres, ce qu'il sent et ce qu'il comprend.

— Croit-on qu'en grandissant il recouvre la parole?

— Hélas ! non... Le médecin dit qu'une forte émotion serait peut-être capable d'opérer ce miracle ; moi, je n'espère plus<sup>1</sup>.

— Voilà mon ami, M. Karl, dit John en regardant le médium, qui nous donnera un bon conseil sur ce point, et nous en causerons plus tard... Mais j'y songe, madame Swift, vous rappelez-vous encore le nom du navire sur lequel votre mari se trouvait au moment du naufrage?

— Ce nom est gravé dans notre mémoire en lettres de sang, répliqua l'hôtesse avec un profond soupir ; le navire s'appelait le *Kirbeck*.

— Le *Kirbeck* ! répéta Karl avec un tressaillement involontaire, qui n'échappa point à Mme Swift.

1. Voyez la note à la fin du volume

— En avez-vous entendu parler, monsieur?

— Non, répondit Karl en recouvrant son sang-froid; c'est la première fois qu'on prononce ce mot en ma présence.

— Les journaux de tous pays, dit John, se sont pourtant occupés de cette grave affaire, et je me souviens d'en avoir lu les détails quand j'étais encore dans l'Inde... Il paraît qu'un coquin, après avoir fait assurer le navire pour une somme considérable, quoique la cargaison fût de nulle valeur, avait placé à bord ce qu'on appelle « un rat », sorte de machine infernale, munie d'un mouvement d'horlogerie, qui, après quelques jours de mer, éclate et fait périr le navire. Par une cruelle fatalité, M. Swift avait pris passage sur ce bâtiment... Mais on dit que le scélérat qui a commis ce crime, est encore recherché par la police et on finira bien par le trouver... Comptez-y, madame Swift, il sera, tôt ou tard, pris et pendu!

— Ce sera pour moi la seule joie que je puisse trouver dans ce monde, » dit Mme Swift en fixant par hasard ses regards sur le spirite.

Pendant cette conversation, Karl paraissait mal à l'aise et baissait la tête. Mme Swift, qui sentait l'émotion lui monter à la gorge, changea

d'entretien et demanda au nabab ses instructions pour le lendemain matin. John s'empressa de les lui donner.

« Ah! Votre Honneur, lui dit alors l'hôtesse, ce sera une grande joie aux Oaks lorsqu'on va vous voir revenir! Tout le monde vous adore là-bas... Vous êtes si bon, si généreux! Quand vous partez, on se désole; quand vous arrivez, on se réjouit... Et la jolie miss Néridah, votre fille, ne reviendra-t-elle pas aussi? »

— Non, répliqua brusquement John, elle reste à Londres. »

Et une vive rougeur, qui n'échappa point à Karl, couvrit sa figure.

« C'est dommage... Tous vos anciens serviteurs, qui ont connu sa mère, raffolent d'elle et disent qu'elle ressemble trait pour trait à Mme Suzanne... Il n'est pas, dans l'immense personnel que vous employez à la ferme des Oaks, un homme, une femme ou un enfant qui ne vous soit dévoué jusqu'à la mort... Oui, il ne serait pas prudent là-bas de tenter quelque chose contre vous!... Celui qui l'essayerait risquerait de se faire écharper! »

En parlant ainsi, Mme Swift, soit par hasard, soit à dessein, jetait encore un regard oblique sur Karl, dont la mine sournoise ne lui plaisait

pas, surtout depuis qu'il avait tressailli en entendant parler du *Kirbeck*.

Jenny et la vieille servante rentrèrent pour annoncer que les chambres étaient prêtes; et comme les voyageurs se sentaient fatigués, ils demandèrent à se retirer sur-le-champ. Mme Swift voulut elle-même les installer et, les précédant avec deux flambeaux, elle les fit monter au premier étage.

La grande chambre, destinée au nabab, était assez confortable. Quant à la chambre Verte, où l'on avait transporté la malle de Karl et où il devait coucher, elle était des plus simples; mais elle était contiguë à celle de John, comme Mme Swift l'avait annoncé. D'un coup d'œil, le médium reconnut qu'il existait une porte peu apparente, par laquelle on pouvait sans doute communiquer avec cette pièce de la voisine. Ces dispositions convenaient au spirite, qui se montra satisfait de son logement, et Mme Swift, après s'être assurée que rien ne manquait à ses hôtes, se retira.

Karl était préoccupé, comme impatient; il allait prendre congé du nabab, quand celui-ci lui dit :

« Ne pensez-vous pas, maître, que je pourrais avoir encore cette nuit quelque manifestation de Suzanne? »

Karl relint avec peine un sourire de mépris; néanmoins il répondit gravement :

« Je l'ignore, Hartley. Il me semble pourtant peu probable que l'Esprit de Suzanne, qui a désiré ce voyage et qui vous a accompagné pendant le chemin, tarde beaucoup à vous faire connaître ses volontés.... Je suis très las, et je ne peux rien, en ce moment, pour provoquer des manifestations; mais soyez attentif à tout ce que vous verrez et à tout ce que vous entendrez; car ma science ne va pas jusqu'à vous dire comment Suzanne s'y prendra pour vous faire savoir, soit ce qu'elle attend de vous, soit ce que vous avez à attendre d'elle. »

Il souhaila le bonsoir au nabab et entra dans sa chambre, dont il ferma avec soin la porte extérieure.

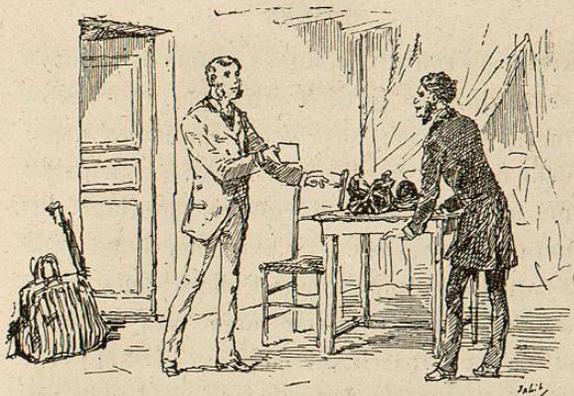
John ne tarda pas à se coucher et à éteindre sa lumière, espérant peut-être voir apparaître Suzanne. A son grand regret, Suzanne n'apparut pas et, vaincu par la fatigue, il finit par s'endormir.

Karl s'était couché aussi; mais c'était moins pour se reposer que pour se recueillir.

« Hum! pensa-t-il, l'air de ce pays ne paraît pas me convenir! Tout le monde ici est à la dévotion d'Hartley, et si je faisais la moindre impru-

dence, la moindre fausse démarche, je serais « écharpé », comme disait cette Mme Swift ! Elle-même ne me veut pas de bien, et si elle savait... Décidément la ferme des Oaks pourrait devenir pour moi un véritable guépier.... J'ai besoin que personne ne contrôle ma conduite, que l'on n'observe pas de trop près mes allées et mes venues... Diable ! comment me tirer de là ? Il faut que j'emploie cette nuit d'une façon utile. Peut-être pourrai-je tirer parti de cette porte de communication que j'ai découverte, ma foi ! fort à propos.... Décidément, quoi qu'en disent certains philosophes de ma chère patrie, je commence à croire à la Providence. »

Il ferma les yeux pour mieux se reposer, toutefois sans se livrer au sommeil et en songeant à l'exécution de ses projets.



## CHAPITRE IV

### Une lettre d'outre-tombe.

Le lendemain matin, au petit jour, Karl allait et venait sans bruit dans sa chambre. A demi vêtu pour être plus alerte, il avait soulevé le couvercle de la fameuse malle, fermée habituellement par une double serrure, et il s'occupait d'une mystérieuse besogne. Son travail terminé, il entr'ouvrit, avec des précautions extrêmes, la porte de communication entre sa chambre et celle de John. Le nabab dormait profondément